ZERA SHIMSHON
LES SECRETS DU MIDRACH SUR LA PARACHA

זרע שמשון

Chabbat Vayéra · 20 'Hechvan 5787 · 31 octobre 2026 · כ׳ חשון תשפ״ז

D'après le cours du Rav Daniel Béhar

Sous l'arbre d'Avraham, l'avenir d'Israël

Une méditation sur les enseignements du Zera Shimshon à partir du cours du Rav Daniel Béhar

À MÉDITER

כל מה שעשה אברהם למלאכי השרת פרע הקדוש ברוך הוא לבניו

« Tout ce qu'Avraham a fait pour les anges, Hakadoch Barouch Hou l'a rendu à ses enfants. »

Bamidbar Rabba 14, 2

Il suffit parfois d'un détail presque invisible pour ouvrir une perspective immense sur toute l'histoire d'Israël. Dans notre paracha, Avraham reçoit trois visiteurs et leur adresse cette invitation : « יֻקַּח נָא מְעַט מַיִם וְרַחֲצוּ רַגְלֵיכֶם וְהִשָּׁעֲנוּ תַּחַת הָעֵץ » — « Qu'on apporte un peu d'eau, lavez vos pieds et reposez-vous sous l'arbre » (Béréchit 18, 4). Mais pourquoi sous un arbre ? Avraham, dont l'hospitalité est légendaire, ne pouvait-il pas les faire entrer dans sa maison, leur offrir une place honorable, les asseoir confortablement ? Il leur a même demandé de laver leurs pieds : la crainte qu'ils introduisent chez lui la poussière associée à l'idolâtrie n'est donc plus en cause. On pourrait répondre qu'il faisait très chaud, que l'ombre était agréable. Seulement, si la Torah prend soin de raconter ce détail, c'est qu'il porte davantage qu'une indication pratique. Et pourquoi Avraham dit-il précisément vehicha'anou, « appuyez-vous, reposez-vous », plutôt que « asseyez-vous » ? C'est à partir de ces petites anomalies que le Zera Shimshon va découvrir un dessein qui touche non seulement les trois visiteurs, mais leurs descendants, la sortie d'Égypte, la réception de la Torah et la fin des temps.

Ce premier cours est aussi l'occasion de faire connaissance avec Rabbi Shimshon Haïm Na'hmani, le Zera Shimshon, sage et Mekoubal de l'Italie du XVIIIe siècle. Le Rav Béhar replace son œuvre dans un monde d'une fécondité remarquable, celui des grandes écoles d'étude d'Italie, où se rencontrent traditions séfarades, ashkénazes et italiennes, maîtres du Talmud, décisionnaires et kabbalistes. Il évoque notamment le voisinage intellectuel du Ram'hal, la figure de Rabbi Binyamin HaKohen et la transmission de la Kabbala à travers les générations. Après tant d'années passées avec le Shem Mishmouel, nous n'entrons donc pas dans un univers entièrement étranger : nous retrouvons le Midrach, les paroles des 'Hakhamim et leur profondeur cachée. Mais le Zera Shimshon a une manière bien à lui de travailler : il rassemble plusieurs questions parfois éloignées, les laisse mûrir, puis dévoile une seule idée qui les éclaire ensemble. Il faut accepter ce cheminement ; la beauté de sa réponse ne se comprend qu'après avoir senti la force de ses questions.

Le Midrach donne une première clé. « כל מה שעשה אברהם למלאכי השרת פרע הקדוש ברוך הוא לבניו » — tout ce qu'Avraham a fait pour les anges, Hakadoch Barouch Hou l'a rendu à ses enfants (Bamidbar Rabba 14, 2). L'eau offerte aux visiteurs trouve un écho dans l'eau accordée à Israël ; et le Midrach précise, à propos de « וְהִשָּׁעֲנוּ תַּחַת הָעֵץ », qu'Avraham leur avait préparé une Soukka. En retour, Ashem a entouré ses enfants de Soukkot lors de la sortie d'Égypte, et cette protection connaîtra encore d'autres expressions en Eretz Israël et dans l'avenir. Le Rav Béhar insiste ici sur un point de méthode : le Midrach ne vient pas nécessairement remplacer le sens simple du récit. Le texte peut parler d'un arbre réel, tandis que le Midrach révèle la dimension spirituelle de ce qui se joue sous son ombre. Le geste d'Avraham devient ainsi le modèle d'une relation entre Ashem et Israël. Mais une question se renforce aussitôt : pourquoi Avraham a-t-il voulu créer précisément une situation de Soukka ? Pourquoi ce mérite-là devait-il accompagner le peuple juif pendant des générations ?

POURQUOI LA TORAH NOUS DEMANDE-T-ELLE DE NOUS SOUVENIR DES NUÉES ?

Une autre difficulté apparaît dans la mitsva de Soukkot. La Torah en donne le sens avec une insistance remarquable : « לְמַעַן יֵדְעוּ דֹרֹתֵיכֶם כִּי בַסֻּכּוֹת הוֹשַׁבְתִּי אֶת בְּנֵי יִשְׂרָאֵל בְּהוֹצִיאִי אוֹתָם מֵאֶרֶץ מִצְרָיִם » — « Afin que vos générations sachent que J'ai fait résider les enfants d'Israël dans des Soukkot lorsque Je les ai fait sortir d'Égypte » (Vayikra 23, 43). Le Rav Béhar rappelle l'importance de cette kavana au moment d'entrer dans la Soukka : au-delà de l'intention générale d'accomplir une mitsva, le Ba'h met particulièrement en valeur la connaissance de son sens. Selon l'interprétation retenue ici, les Soukkot évoquent les Anané Hakavod, les nuées de gloire qui enveloppaient Israël. Mais pourquoi avoir consacré une mitsva annuelle au souvenir des nuées, alors qu'il n'existe pas de mitsva comparable rappelant la manne ou le puits de Myriam ? La manne nourrissait le peuple d'une nourriture exceptionnelle, que les 'Hakhamim rapprochent de l'aptitude à recevoir la Torah. L'eau du puits guérissait, et le Rav évoque la tradition selon laquelle le Ari zal indiqua à Rabbi Haïm Vital la vertu spirituelle de cette eau. Ces miracles n'étaient pas moins essentiels que les nuées ; pourquoi sont-ils restés dans notre mémoire sans devenir, eux aussi, une demeure à construire chaque année ?

Le Zera Shimshon relève encore la précision « בְּהוֹצִיאִי אוֹתָם » — « lorsque Je les ai fait sortir ». Pourquoi souligner le moment même de la sortie d'Égypte ? Si les nuées ne servaient qu'à préserver le peuple du soleil, du vent et des dangers du désert, il aurait suffi de rappeler les quarante années de marche. Cette précision suggère que leur fonction la plus profonde commence dès les premiers instants de la délivrance. Et un Midrach fournit une piste surprenante : la Soukka peut tenir lieu d'exil. Après Yom Kippour, lorsque le jugement pourrait comporter un décret de déplacement ou d'exil, le fait de quitter sa maison et d'habiter une demeure provisoire devient une manière d'en traverser symboliquement l'épreuve. Le Rav souligne que cette idée se retrouve jusque dans certaines prières traditionnelles prononcées à l'entrée de la Soukka. Nous pensions célébrer le confort d'une protection ; voici que la Soukka nous parle aussi d'arrachement, de précarité et de réparation. Comment une même mitsva peut-elle être à la fois l'ombre bienveillante d'Ashem et une forme de galout ?

LA DETTE DE L'ÉGYPTE ET LA PURIFICATION QUI N'A PAS ÉTÉ ACHEVÉE

Pour comprendre, il faut revenir à la Brit ben Habetarim, l'alliance entre les morceaux, lorsque l'exil est annoncé à Avraham. Le cours rappelle le compte traditionnel des quatre cent trente années, alors que la présence effective des enfants d'Israël en Égypte est habituellement évaluée à deux cent dix ans. Les différentes façons de compter ces années existent dans nos sources, et le Rav prend soin de les distinguer. Ce qui intéresse ici le Zera Shimshon, c'est la question spirituelle que fait naître cette sortie anticipée : si la descente en Égypte devait accomplir un travail de purification, que devient ce qui n'a pas encore été achevé ? L'Égypte est appelée « כּוּר הַבַּרְזֶל », le creuset de fer (Devarim 4, 20). Comme le feu fait sortir les impuretés du métal, les épreuves de l'exil pouvaient délivrer Israël des scories qui l'empêchaient de recevoir pleinement la Torah. L'asservissement n'avait aucune valeur comme souffrance recherchée pour elle-même ; il devait conduire à une transformation.

Le Rav Béhar apporte une nuance capitale : ce que la souffrance réalise laborieusement, une élévation spirituelle peut parfois l'accomplir autrement, et plus profondément. Au Sinaï, Israël atteint une hauteur extraordinaire, celle que le verset laisse entrevoir : « אֲנִי אָמַרְתִּי אֱלֹהִים אַתֶּם וּבְנֵי עֶלְיוֹן כֻּלְּכֶם » — « J'avais dit : vous êtes des êtres divins, vous tous des fils du Très-Haut » (Téhilim 82, 6). Les 'Hakhamim associent cette liberté intérieure à la réception des premières Tables. Si le peuple avait conservé cette élévation, la purification aurait pu être menée à son terme sans une nouvelle traversée des exils. Mais la faute du Veau d'or révèle que le travail n'est pas encore définitivement

acquis : les autres galouyot demeurent une possibilité douloureuse. Le Rav fait ici un rapprochement avec la Séfirat HaOmer : le compte qui nous mène de Pessa'h à Chavouot prépare l'homme à se défaire de ses attaches les plus animales. Les Anané Hakavod apportent quelque chose de complémentaire : non seulement enlever ce qui empêche l'âme de grandir, mais l'imprégner positivement de kedoucha. L'envelopper d'une présence divine capable de la faire monter.

Voilà pourquoi les nuées ne sont pas seulement un souvenir de quarante ans dans le désert. Dans le projet initial, Israël devait entrer rapidement en Eretz Israël après le don de la Torah ; les quarante années supplémentaires sont liées à une autre défaillance, celle des explorateurs. Les nuées avaient donc déjà leur mission avant cet épisode : elles accompagnaient la sortie d'Égypte et préparaient la rencontre du Sinaï. Elles proposaient à Israël une autre manière de traverser l'inachèvement de l'exil. Il fallait cependant y adhérer par la émouna : croire qu'un peuple pouvait être transformé non seulement par le poids de l'épreuve, mais aussi par la lumière qui l'entoure. Le Rav souligne que c'est précisément cette confiance qui donne toute sa force au processus. La manne entretient la vie, l'eau désaltère et guérit, mais les nuées constituent un espace de transformation intérieure. Leur souvenir mérite une mitsva permanente parce qu'il touche à la manière même dont Israël devient apte à recevoir la Torah et à vivre sous le regard d'Ashem.

CE QU'AVRAHAM VOULAIT VRAIMENT OBTENIR POUR SES ENFANTS

Nous pouvons maintenant revenir sous l'arbre. Une tradition rapportée à propos d'Avraham raconte qu'il eut à choisir pour ses descendants entre le Guéhinam et les exils. Il choisit les exils, qui permettent, à travers l'histoire, une réparation et une préparation à la délivrance. Mais Avraham est l'homme du 'hessed. Même lorsqu'il accepte un chemin de purification, il cherche à en alléger la peine. Le Zera Shimshon donne ainsi une profondeur nouvelle au Midrach de l'hospitalité : Avraham ne fait pas simplement une bonne action dont Ashem le récompensera, des siècles plus tard, en offrant des nuées à Israël. Par son geste, il prie et prépare déjà pour ses enfants la possibilité d'une autre voie : que la Soukka, cette présence divine protectrice, puisse tenir lieu de galout et en accomplir le travail sans les mêmes souffrances. Il accueille trois êtres sous un arbre, mais son intention embrasse l'avenir d'un peuple entier.

Le verset dit « וְהִשָּׁעֲנוּ » — « reposez-vous, appuyez-vous », et non chevou, « asseyez-vous ». Le Zera Shimshon y entend le caractère provisoire de la Soukka. La Guémara enseigne « סוּכָּה דִּירַת עֲרַאי בָּעֵינַן » — la Soukka doit être une résidence temporaire (Soukka 2a). Pourquoi ? Parce qu'elle remplace symboliquement l'exil, et que l'exil ne doit jamais devenir notre résidence définitive. Le Rav Béhar évoque à ce propos l'attachement de certains maîtres, parmi lesquels le 'Hatam Sofer, à l'idée que la vie hors d'Eretz Israël ne peut être considérée comme l'aboutissement de notre histoire. Il ne s'agit pas ici d'édicter une nouvelle règle pratique sur le logement, mais de comprendre une conscience : même lorsque l'on construit, travaille et élève une famille, on ne doit pas oublier le lien profond d'Israël avec sa terre et avec sa mission. La Soukka est fragile dans ses murs, mais elle rappelle une appartenance que rien ne devrait rendre fragile.

Cette lecture éclaire également un passage étonnant de la Guémara (Avoda Zara 3a). À la fin des temps, les nations demandent à pouvoir, elles aussi, accomplir la Torah ; Ashem leur propose alors une « מִצְוָה קַלָּה », une mitsva facile : la Soukka. Lorsque la chaleur devient accablante, elles quittent leur Soukka en donnant un coup de pied. Pourquoi avoir choisi précisément cette mitsva pour une telle épreuve ? Le Zera Shimshon explique qu'il ne s'agit pas d'un choix arbitraire. Avant de recevoir la Torah, Israël a dû traverser une préparation et une purification ; la Soukka offre justement un accès condensé à ce travail. Elle peut être « facile » dans sa réalisation matérielle et immense dans ce qu'elle demande intérieurement : accepter de quitter ses certitudes, de passer sous l'ombre d'Ashem et de ne pas rejeter le lien lorsque le confort disparaît. La Guémara précise d'ailleurs que celui qui souffre est dispensé de la Soukka ; le problème n'est pas de sortir à cause de la chaleur, mais de la repousser avec mépris. Avraham, lui, malgré la chaleur du jour et la douleur de sa mila, cherche encore des invités à accueillir. Là où d'autres donnent un coup de pied à la Soukka, il cherche à en ouvrir l'entrée.

Le Rav mène ensuite le cours vers une dimension plus intérieure encore. Les Anané Hakavod ne protégeaient pas uniquement du soleil : elles formaient un espace de kedoucha qui éloignait les forces négatives. Le langage de la Kabbala parle ici des 'hitsonim, de ce qui cherche à détourner l'homme de sa vocation. Le Rav évoque des commentaires allusifs sur la hauteur maximale de la Soukka, la valeur numérique de certaines lettres et le mot « פַּת », le pain qu'Avraham offre à ses visiteurs ; il cite également la tradition des grands Mekoubalim, notamment Rabbi Nathan Shapira, auteur du Mégalé Amoukot. L'essentiel n'est pas de réduire ces allusions à des calculs, mais d'en saisir l'unité : Avraham ne donne pas seulement à manger, il construit autour de ses hôtes un environnement où le bien peut prendre force et où le mal perd de son emprise. Le danger n'est pas uniquement à l'extérieur ; il existe aussi dans nos habitudes, nos tentations, nos découragements. La véritable Soukka protège l'espace dans lequel une néchama apprend à devenir elle-même.

SARAH, LA CHÉKHINA ET LES TROIS PATRIARCHES

Le cours pourrait s'arrêter ici, mais le Rav Béhar réserve pour la fin une ouverture décisive. Après leur accueil, les anges demandent à Avraham : « אַיֵּה שָׂרָה אִשְׁתֶּךָ » — « Où est Sarah, ton épouse ? » (Béréchit 18, 9). Rachi relève les points placés sur les lettres איו du mot « אֵלָיו » et rapporte que les anges ont aussi demandé à Sarah où était Avraham. Pourquoi cette interrogation réciproque, alors qu'ils savent parfaitement à qui ils s'adressent ? Le Zera Shimshon voit dans ces lettres un signe destiné à Sarah : א, י, ו renvoient à Avraham, Its'hak véYaakov. L'annonce d'un fils n'est pas seulement celle d'une naissance longtemps attendue ; elle révèle à Sarah que toute la lignée des Patriarches et l'avenir d'Israël passent par elle. On ne vient pas simplement lui communiquer une bonne nouvelle. On lui révèle sa place indispensable dans le dessein qui se déploie depuis l'arbre d'Avraham.

Le Rav Béhar développe alors les trois grandes lignes évoquées par la Kabbala : Avraham représente le 'hessed, Its'hak la guevoura et Yaakov la tiféret. Il rappelle aussi les trois versets de Béchala'h, « וַיִּסַּע », « וַיָּבֹא », « וַיֵּט » (Chemot 14, 19-21), dont les soixante-douze lettres de chacun sont liées, dans la tradition du Zohar, aux structures spirituelles du dévoilement divin. Les trois Patriarches ne sont pas trois figures isolées : ils forment un ensemble dont la Chékhina, associée à la Malkhout, reçoit et manifeste la lumière dans le monde. Et Sarah, dans la lecture présentée par le Rav, porte cette dimension de la matronita, de la présence qui rend possible la réalisation de la promesse. La Chékhina réside dans la maison grâce aussi à la femme ; ce qui semble se jouer dehors, autour des anges et de l'arbre, ne peut prendre corps dans l'histoire que par Sarah. Avant même la naissance d'Its'hak et de Yaakov, elle est invitée à croire que cet avenir est déjà relié à elle.

Nous découvrons ainsi que les deux scènes ne font qu'une. Avraham place les anges sous l'arbre pour préparer la Soukka qui accompagnera Israël ; les anges s'adressent à Sarah parce que le peuple qui devra vivre sous cette protection naîtra par elle. L'homme du 'hessed ouvre un espace de kedoucha, mais c'est avec Sarah que cet espace devient une histoire, une famille, une transmission. Voilà ce que le Rav Béhar appelle, en terminant, la véritable portée du geste d'Avraham : il ne s'occupe pas simplement de trois visiteurs ; il installe la structure spirituelle des générations à venir. Même nos maisons ordinaires portent quelque chose de ce mystère. Il ne suffit pas d'y disposer de murs solides : il faut y faire entrer une présence, une confiance et une fidélité qui donnent à nos enfants des racines plus profondes que la matière.

La Soukka nous apprend finalement une vérité qui traverse tout ce limoud : on peut habiter une demeure provisoire et y recevoir une protection éternelle. L'exil n'est pas notre identité, la souffrance n'est pas notre vocation, et la kedoucha peut faire mûrir en nous ce que les épreuves seules ne parviendraient pas à accomplir. Ce qu'Avraham a voulu sous son arbre, et ce que Sarah a rendu possible par sa foi, c'est qu'Israël puisse marcher dans l'histoire enveloppé par Ashem, jusqu'au jour annoncé par Yéchayahou : « וְסֻכָּה תִּהְיֶה לְצֵל יוֹמָם מֵחֹרֶב » — « Une Soukka servira d'ombre durant le jour, à l'abri de la chaleur » (Yéchayahou 4, 6).

Chabbat Chalom שבת שלום

Ce texte est dédié leïlouy nichmat **הילד נתן יוסף בן יהודית** — pour l'élévation de l'âme de l'enfant Nathan Yossef ben Yehoudith.